

## Bernard Nominé

### L'analyste ne s'*hystorise* que de lui-même

Freud a été le premier à pratiquer la psychanalyse et il l'a pratiquée sur lui-même. Ensuite il s'est autorisé à appliquer sur d'autres le traitement qu'il s'était appliqué à lui-même et, à partir de là, il a formé toute une génération de psychanalystes qui se sont autorisés de leur analyse avec Freud pour exercer à leur tour la psychanalyse. L'affaire s'est perpétuée rituellement sans trop d'histoires, personne ne songeant très sérieusement à la portée de ce manque originaire d'analyste pour le père de la psychanalyse. On a très vite comblé cette lacune en cherchant, dans la figure de Fliess, dans celle de Jung ou même peut-être dans celle de Ferenczi, une adresse pour le travail de Freud comparable à la fonction du psychanalyste pour lequel le travail analytique s'effectue.

Ce que l'on a oublié – il a fallu que Lacan nous le rappelle – c'est que la psychanalyse a été inventée par les patientes hystériques que Freud et Breuer avaient entrepris d'hypnotiser. La psychanalyse est née de ce trébuchement de Breuer repéré par Freud, ce trébuchement de l'acte qui annonçait la psychanalyse comme hypnose à l'envers.

Ce n'est qu'après s'être laissé suggestionner par ses patientes et après avoir mesuré les pouvoirs de la parole que Freud a décidé d'appliquer à lui-même ce que lui avaient appris ses patientes. Il entreprend son auto-analyse et là, bien sûr, il va découvrir les fondements du travail de l'inconscient.

Alors si l'on voulait absolument nommer quelqu'un à l'origine de l'inspiration de la découverte freudienne il vaudrait mieux convoquer des Anna O, des Emmy von N ou autres Elisabeth von R. L'hystérie est donc à l'origine de l'histoire de la psychanalyse. Or l'hystérie a été fort maltraitée par la psychiatrie américaine au point que c'est devenu pratiquement une injure, et que ce terme a disparu de la nosographie du DSM IV. Alors on comprend que cette origine hystérique de la psychanalyse ait de quoi discréditer

diter cette pratique aux yeux de certains. Ne reproche-t-on pas aujourd'hui à Freud d'être un menteur ? Dans une conférence prononcée le 26 février 1977 à Bruxelles Lacan prophétisait en disant : « Il s'agit de savoir si oui ou non Freud est un événement historique. Freud n'est pas un événement historique, je crois qu'il a raté son coup, tout comme moi ; dans très peu de temps, tout le monde s'en foutra de la psychanalyse. »

Je crois que l'on ne trahirait pas le sens de la pensée de Lacan à cette époque en écrivant que Freud est un événement *historique*. C'est à peu près ce qu'il dit dans cette conférence : « où sont passées les hystériques de jadis, ces femmes merveilleuses ?... Qu'est-ce qui remplace ces symptômes hystériques d'autrefois ? L'hystérie ne s'est-elle pas déplacée dans le champ social ? ». La loufoquerie psychanalytique ne l'aurait-elle pas remplacée ? Il y a évidemment un rapport historique entre l'hystérie et la psychanalyse. Il est même question d'un proton pseudos dans cette conférence et Lacan le compare à de l'escroquerie ; c'est ce qui prédispose, effectivement, la psychanalyse à n'être qu'une escroquerie si elle s'en tient simplement à croire à l'inconscient.

Il suffit de relire les textes de Freud contemporains de sa découverte princeps, celle dont il pense qu'elle aurait pu lui valoir une plaque commémorative, il suffit de se pencher sur le travail du rêve de *l'injection faite à Irma* pour voir comment l'inconscient travestit les faits de la réalité pour imposer la vérité du désir du rêveur. Or il y a encore aujourd'hui des imbéciles ou des canailles pour se livrer à des enquêtes policières pour dénoncer la tromperie de Freud qui se serait servi de son inconscient et de sa théorie sur l'étiologie sexuelle des névroses pour maquiller la faute professionnelle de son collègue Fliess.

C'est le cas d'un certain Robert Wilcocks, professeur de littérature aux Etats-Unis, qui a consacré plus de vingt ans de sa vie à la critique du freudisme et dont j'ai lu un commentaire du dernier ouvrage : *Mousetraps and the Moon : the strange ride of Sigmund Freud and the early years of psychoanalysis* : (Des souricières et la Lune ou l'étrange chevauchée de Sigmund Freud dans les toutes premières années de la psychanalyse ). Le commentaire tendancieux que j'en ai lu concluait aux « méfaits de la psychanalyse tant sur le plan médical que sociétal », et il en donnait pour preuves le fait qu'on ait pu déduire de la psychanalyse un certain nombre d'affirmations qui seraient devenues des vérités officielles, « ainsi la nécessité de parler à un professionnel pour éviter le stress post-traumatique, l'affirmation selon laquelle l'enfant dit toujours la vérité. Il aura fallu, à ce sujet, plusieurs dra-

mes récents pour que l'on revienne au simple bon sens et à la prudence. » On est confondu par l'ampleur du malentendu ! Comment peut-on croire que la pratique du débriefing à l'américaine soit issue de la théorie psychanalytique quand on connaît le principe de l'après-coup ? Comment peut-on mettre au compte de la psychanalyse les dérives du procès d'Outreau, où aurait-on lu dans Freud que l'enfant ne ment pas ? Trop de malentendus pour croire en l'honnêteté intellectuelle de l'auteur de ce brûlot <sup>1</sup>.

Qui ne saurait encore qu'il y a une grande différence entre la vérité qu'un détective peut déduire de son enquête policière et la vérité que Freud retrouve à l'origine du symptôme hystérique ? Au regard de la vérité disons historique, la vérité hystérique formulée par l'inconscient est de l'ordre du mensonge, c'est une *vérité menteuse*.

C'est la démonstration magistrale du *πρωτον ψευδο* hystérique que Freud fait dans son *Esquisse* à partir d'un symptôme phobique chez une jeune femme qui craint de rentrer seule dans un magasin. Le décryptage du cas est formidable, mais, contrairement à l'annonce du titre, Freud n'accentue pas tant que ça le côté mensonger du symptôme ni le caractère premier de ce travestissement de la vérité. Encore une fois il nous faut la lecture de Lacan pour mesurer la portée du cas. Emma fait remonter l'origine de sa phobie à une première scène où à l'âge de la puberté, étant entrée seule dans un magasin, deux commis se seraient moqués de sa toilette, elle serait rapidement sortie de la boutique en remarquant qu'un des commis avait exercé sur elle un attrait sexuel. Mais le sens du symptôme n'est découvert qu'à l'évocation d'une scène plus ancienne, une scène qui n'avait pas eu de conséquence, bref une scène qui n'avait pas déclenché d'histoire : petite fille, étant entrée seule chez un épicier, le commerçant vicieux avait porté la main sur son sexe au travers de sa robe et elle se souvenait du rictus du bonhomme. C'est donc parce que des éléments signifiants de la scène de la puberté – le rire, les vêtements – se sont associés à son insu à la scène de l'enfance que cette scène originelle sans histoire se met à s'historier, c'est à dire à prendre une signification, celle de la nouvelle scène dont elle sort en remarquant sa tonalité d'attrait sexuel.

D'où il apparaît que le traumatisme en question est de l'ordre d'une signification apportée après-coup. C'est la signification qui est mensongère. Ce que la patiente fuit a bien à voir avec une histoire de vêtement, mais ce

1 · Luauté J.-P., « Analyses de livres, deux ouvrages de R. Wilcocks », *Neuropsych News*, vol 5, N°1 Janvier-février 2006. p. 41-44.

n'est pas vrai que c'est la première scène racontée de la raillerie sur son habillement qui a été l'origine de sa phobie. Ce n'est pas vrai non plus que la scène plus originelle – mais racontée dans un deuxième temps – ait été l'origine de sa fuite car à l'époque elle était retournée chez l'épicier pédophile. Par contre il est vrai que c'est dans l'association trompeuse entre les signifiants des deux scènes que surgit une vérité indisponible alors dans l'histoire de ce sujet mais qui se met après-coup à s'imposer. Le sujet dispose d'un certain nombre de signifiants, mais il ne *s'historise* qu'en donnant à ces signifiants un sens et ce sens est fourni après-coup.

Remarquez bien qu'on a là tous les ingrédients avec lesquels s'écrit l'Histoire. Il n'y a pas d'écriture de l'Histoire sans cette superposition, cette lecture synoptique entre deux subjectivités situées dans deux époques différentes. L'idéal pour le sujet historien, c'est de s'identifier au plus près de la subjectivité de l'époque qu'il étudie, pour interpréter les événements dans le sens de les inscrire comme témoins de l'intention du sujet à historier. L'Histoire ne s'écrit qu'après-coup, lorsque le sujet à historier n'est plus là à faire obstacle à la vérité historique. Enfin, c'est l'idéal que se fixe l'Histoire quand elle se veut science humaine.

Lacan qui n'aimait pas l'Histoire, parce que pour lui l'Histoire prétend donner du sens au réel de l'humanité, ce qui implique la supposition d'une intention divine dont on déchiffrerait le sens ou si l'on préfère, dans une optique jungienne, cela impliquerait l'existence d'un inconscient collectif que l'on pourrait lire entre les lignes de l'Histoire. Pour Lacan « ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire. <sup>2</sup> » Il n'y a donc pas de grande Histoire mais que des petites histoires, des parcours subjectifs et Lacan finira par dire « l'Histoire, c'est l'hystérie. <sup>3</sup> »

En définitive, le sujet « *historique* », c'est-à-dire le sujet analysant, c'est un sujet divisé, il est à la fois l'historien et le sujet à historier, c'est dans l'actualité du transfert qu'il donne du sens aux événements subjectifs de son passé, il se construit une « *hystoire*. »

Voilà où je voulais en venir pour essayer de commenter ce texte impossible que nous avons choisi comme tremplin pour ce séminaire d'école. Lacan y évoque tout ce que je viens de dire : l'histoire de l'auto-

2 - Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 261.

3 - Lacan J., « Le moment de conclure », Séminaire inédit, leçon du 20/12/77.

analyse de Freud, le problème de la formation et de la reconnaissance des analystes. Et il remarque notamment que Freud n'a nommé aucun psychanalyste. « D'où ma proposition – écrit-il – que l'analyste ne s'historise que de lui-même, fait patent. Et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie. » On est passé du s'autoriser de soi-même, dont Lacan avait fait la devise de son école, ce qui a fait couler beaucoup d'encre et donné lieu à beaucoup de malentendus, au *s'historiser de soi-même*, qui dénote quand même une prétention moindre. Et le développement que je viens de faire me pousse à penser qu'il en va ainsi de tout analysant.

Dans la cure, l'analysant cherche à *s'historiser*. C'est une démarche habituelle et nécessaire. L'analyse suppose l'hystérisation du discours, c'est à dire cette division entre le sujet que l'analysant suppose avoir été et qui a laissé des traces symptomatiques et le sujet qu'il est aujourd'hui et qui veut faire ce travail d'historien de sa propre histoire.

« La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse à s'historiser de lui-même. <sup>4</sup>» Ce qui me frappe dans cet énoncé c'est la petite précision de Lacan : « surtout après une analyse », parce qu'évidemment le sujet ayant passé son temps à s'historiser pendant la cure, on pourrait supposer qu'ensuite le goût devrait lui en avoir passé. Ce que Lacan préconise dans ce texte, c'est ce que l'on cherche à cerner dans la passe, c'est la raison qui a bien pu pousser l'analysant à *prendre le relais de cette fonction* de l'analyste, à supposer qu'il y en ait une autre que celle, plus prosaïque, qui consiste à s'installer dans la profession pour subvenir à ses moyens et nourrir sa famille. C'est pour cerner cette *raison autre* que la passe a été instituée, comme « mise à l'épreuve de l'hystérisation de l'analyste. »

D'après mon expérience dans le dispositif de la passe, je crois pouvoir dire que le passant ne manque pratiquement jamais de *s'historiser* dans le parcours qu'il retrace de son analyse. Je crois d'ailleurs que c'est à cette *hystérisation* que les passeurs essayent de se raccrocher pour n'en louper aucune articulation importante. La fonction du passeur, dans la tradition littéraire, c'est une fonction assez proche de celle de l'historien, il ne parle pas je, c'est un intermédiaire, et Lacan a voulu qu'il y ait cet intermédiaire entre le passant et le cartel. Le filtre du passeur est peut-être à envisager comme mise à l'épreuve de l'hystérisation du passant. Si beaucoup de passants *s'hystéri-*

4 · Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris, 2001, p. 572.

*sent*, peu, en revanche, arrivent à impressionner cette plaque sensible qu'est le passeur, de sorte qu'il transmette à son insu cette raison autre qui devrait logiquement être celle qui soutient l'analyste dans un désir inédit.

Cette raison *autre* n'a rien à faire avec les bons sentiments, ou le service des biens, ni avec le normalement correct. Elle ne peut donc pas être reconnue comme raison, en dehors d'une école de psychanalyse. Pour nous, cette raison autre appartient à la logique de l'objet *a*.

Certes le candidat analyste doit avoir découvert, tout comme Freud l'a fait dans son auto-analyse, l'existence de l'inconscient et les principes de ses formations, il doit pouvoir témoigner que son *hystoire* est faite de cette vérité menteuse. Mais tout cela pourrait bien lui passer, c'était d'ailleurs ce qui tracassait Freud, et c'est pourquoi il avait pensé qu'il faudrait que l'analyste se remette périodiquement à la tâche analysante en reprenant une tranche. Que je sache, cette idée de Freud ne semble pas avoir été institutionnalisée dans l'IPA.

Lacan n'avait pas cette idée, il faut dire que le principe de son séminaire le maintenait à la tâche analysante, à la tâche d'inventer en permanence un savoir nouveau, après Freud, tout en restant dans le droit fil de son invention. Il fallait cela pour que la psychanalyse survive. Aujourd'hui, après Lacan, on voit bien que la partie n'est pas gagnée. Mais nous misons sur les principes de son Ecole pour soutenir le désir du psychanalyste et il me semble que nous pouvons tout particulièrement attendre du dispositif de la passe qu'il soit ce lieu où l'on ne cesse pas de s'interroger sur cette fonction du psychanalyste, non pour y trouver des réponses standard qui viendraient colmater le manque à savoir, mais pour vérifier que ce qui se transmet dans une analyse est bien de l'ordre d'un désir inédit.

La question n'est donc pas tant de savoir si le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même, qu'il s'*hystorise* de lui-même paraît évident, mais ce qu'il faut surtout c'est qu'il y ait du psychanalyste.

Or, le psychanalyste, si sa fonction est celle de l'objet *a*, n'est pas produit par l'*hystorisation* ; l'*hystorisation* produit un savoir, certes inédit, mais incapable d'atteindre la vérité qui, elle, n'est pas de l'ordre du savoir. La vérité en cause dans l'histoire n'est pas inscrite dans le texte, elle ne participe pas au sens de l'histoire, elle n'en est même pas le fin mot, le sens caché. À la fin du parcours, l'analysant a fait le deuil de ce sens caché. La vérité en cause dans l'histoire ne peut apparaître qu'entre les lignes comme raison autre, à vrai dire jamais cachée, mais jamais aperçue de celui qui vise

le sens de l'histoire. Il faut un changement de perspective pour apercevoir quelque chose. Je conclurai donc par cette question de Lacan : « La passe peut-elle mettre en relief pour celui qui s'y offre, comme peut le faire un éclair, par un tout autre éclairage, une certaine partie d'ombre de son analyse ?<sup>5</sup> » ■

5 - Lacan J., Intervention de Lacan sur l'expérience de la Passe, congrès de La grande Motte 3 novembre 73.